

La formation théologique : sur les pas d'Esdras¹

« Esdras s'appliquait de tout son cœur à étudier la loi du Seigneur, à la mettre en pratique et à enseigner aux Israélites les commandements et les règles de cette loi. »

(Esdras 7,10 ; Bible en français courant)

Esdras est, dans l'histoire biblique, celui qui inaugure le ministère de ceux que les anciennes traductions nommaient « scribes ». Dans les traductions plus récentes (les bibles dites en Français Courant et Semeur par exemple), on trouve « maître (ou spécialiste) de la loi », ce qui décrit la fonction de façon plus explicite. « Spécialiste de la loi » : le rôle d'Esdras ne consiste pas dans la transmission de révélations nouvelles, il n'est pas un nouveau Moïse. Mais il prolonge la révélation du Sinaï en l'enseignant, en l'expliquant, en la rendant compréhensible à ses contemporains. Il est donc le prototype du théologien : nous ne sommes pas (nous théologiens) chargés d'apporter une nouvelle révélation – que Dieu nous en garde – mais d'expliquer et d'appliquer « la foi transmise aux saints une fois pour toutes » (Jude 3). Le verset inscrit en exergue décrit la préparation d'Esdras à ce ministère. Certes, les habitudes de formation étaient bien différentes du temps d'Esdras. La transmission du savoir – dans pratiquement tous les domaines - n'était guère confiée à des institutions. Il ne s'agit donc pas de chercher, de façon anachronique, une justification pour nos établissements de formation théologique. Néanmoins, nous trouvons, dans ce verset, trois étapes qui peuvent encore inspirer nos propres entreprises de formation.

1. Étudier la Parole du Seigneur

En tant qu'évangéliques, nous confessons « la divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible qui est la Parole de Dieu exempte d'erreur dans les originaux », comme le formule la confession de foi de l'Institut de théologie évangélique. Toute formation de responsables d'Église part d'ici. Que la confiance en la véracité de l'Écriture soit entamée, et l'Église est en péril. C'est pourquoi notre premier devoir consiste à maintenir fermement notre attachement à l'autorité de la Bible. C'est une exhortation qui concerne avant tout les professeurs de théologie. La pression est forte d'adopter une attitude sceptique pour paraître

¹ Le texte est issu de la conclusion du colloque « Formation, vocation, ministères », qui a été organisé par l'Institut de théologie évangélique et qui a eu lieu à Vaux-sur-Seine les 25 et 26 mars 2011. L'idée de structurer le texte à l'aide d'Esdras 7,10 provient de Bernhard OTT, *Handbuch Theologische Ausbildung : Grundlagen – Programmentwicklung – Leitungsfragen*, Wuppertal, R. Brockhaus, 2007, p. 136s. Les citations au fil du texte montreront à quel point je suis redevable à cette véritable somme sur la formation théologique. Bernhard Ott est l'ancien directeur du séminaire de théologie mennonite au Bienenberg (près de Bâle) ; il est l'un des responsables de l'Association évangélique européenne d'accréditation et dirige un programme de doctorat en formation théologique, à l'*Akademie für Weltmission* à Korntal (près de Stuttgart).

respectable parmi les intellectuels ! Tout en cultivant une réflexion rigoureuse, nous devons par moment ne pas craindre de passer pour des naïfs quand nous confessons l'inerrance et l'autorité absolue de la Bible.

Et pourtant, il ne suffit pas de confesser l'autorité suprême de l'Écriture, il faut aussi la vivre. L'exemple d'Esdras nous rappelle que tout responsable d'Église doit, avant toute autre qualification, être spécialiste de la Parole. L'étude de l'Écriture se trouve au centre de nos projets de formation, et doit y demeurer. À l'Institut Biblique, il faut assez régulièrement expliquer aux étudiants la pertinence des matières non-bibliques : l'éthique, la psychologie, la pédagogie, le français... ont tous leur place dans la formation de responsables. Mais nous pouvons nous réjouir de ce que les étudiants pensent d'abord à l'étude de la Bible quand ils viennent se former à l'Institut. Car là se trouve le centre sans lequel le reste serait vide de sens.

Le défi, pourtant, est de maintenir vivante cette priorité donnée à la Bible tout au long des études, et surtout au-delà. Quel étudiant n'a pas connu la tentation d'étudier ses notes de cours, à la place et au lieu de la Bible, alors que les cours bibliques ne devraient être que des occasions d'étude approfondie du texte ? Et si nous confessons que « la Bible [...] est la Parole de Dieu exempte d'erreur *dans les originaux* », quel effort sommes-nous prêts à consentir pour lire ce texte effectivement dans l'original, c'est-à-dire en hébreu et en grec ? Sur le « terrain » de l'action en Église et en mission : quand nous mettons au point le cahier des charges d'un nouveau responsable, quelle place accordons-nous à l'étude de l'Écriture ? Le pasteur, l'évangéliste, le missionnaire sait-il qu'il n'est pas en train de négliger ses responsabilités ou de satisfaire un hobby quand il se plonge dans l'étude du texte biblique – et dans la lecture d'ouvrages de théologie – mais qu'il se consacre au cœur de son ministère ? Sait-il qu'une de ses tâches primordiales est de développer une réflexion théologique sur les questions de vie d'Église et d'actualité, à la lumière de l'Écriture Sainte ? Dans nos budgets, quel effort sommes-nous prêts à consentir pour que nos responsables deviennent des « spécialistes de la Loi » ? Quels sont les montants mis à part pour les bourses d'études initiales, pour la formation continue et pour les ministères spécialisés dans l'enseignement théologique et dans la traduction biblique ? Les statistiques du développement des évangéliques en France montre l'essor réjouissant qu'a connu le mouvement, et les médias nous accordent une attention grandissante. Mais pourquoi cet essor n'a-t-il guère permis de renforcer les lieux de formation en théologie ? Nous ne comptons toujours en France que trois établissements dotés d'une équipe professorale permanente quasi-complète (c'est-à-dire à peu près d'un professeur à plein-temps par discipline théologique)². On doit même noter (avec la disparition de l'Institut Biblique Européen de Lamorlaye) une diminution du nombre de ces centres d'excellence théologique

² Le lecteur le devine : il s'agit de la Faculté Jean Calvin à Aix-en-Provence, de la Faculté Libre de Théologie Evangélique à Vaux-sur-Seine et de l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne.

qui offrent une formation au niveau de l'enseignement supérieur. Je pense à l'exhortation de l'apôtre Jean : « N'aimons pas en parole [...], mais en action et en vérité » (1 Jean 3.18, Bible à la Colombe). Ne confessons pas seulement notre adhésion à l'autorité de la Bible, mais mettons tout en œuvre pour que nos responsables, pour que nous-mêmes devenions des spécialistes de la Parole de Dieu.

2. Mettre en pratique la Parole de Dieu

L'étude de l'Écriture correctement menée engendre toujours une mise en pratique. La vraie théologie n'est jamais, ne doit jamais être spéculation stérile, élaboration futile dépourvue de répercussion sur la piété et la vie. C'est pourquoi Jésus parle (dans Mt 13,52) de « spécialiste de la Loi qui devient disciple du Royaume des cieux. » Gardons-nous d'être spécialistes de la Parole de Dieu sans être disciples. Pour le dire avec les mots de Bernhard Ott : « La formation théologique est avant tout une *introduction à l'écoute et à l'obéissance*³. »

La pratique qui est en vue ici dépasse le champ de ce que l'on appelle couramment la théologie « pratique ». Car trop souvent la théologie pratique ne s'occupe que de la pratique – ou faut-il dire de la technique ? – du ministère ecclésial et néglige la pratique de la vie chrétienne dans sa globalité, dans la relation à Dieu, dans la relation au prochain, dans la relation au monde. La mise en pratique de la Parole de Dieu requiert certes les compétences nécessaires à l'organisation efficace d'une vie d'Église ou d'une œuvre missionnaire – mais elle ne s'y limite pas. Elle vise une attitude de sagesse, de vie dans sa globalité, en accord avec la volonté de Dieu⁴.

C'est pourquoi ce que l'on appelle la formation spirituelle est une partie intégrale de toute formation de responsables. Ce n'est pas une option destinée à une élite particulièrement illuminée. Non, elle est essentielle à notre projet de formation. Nous devons aider nos étudiants à développer une piété saine, à acquérir des habitudes qui nourriront leur vie de prière et de foi. Et nous devons veiller à créer un contexte favorable à l'éclosion de personnalités épanouies et matures, car la sainteté, comprise correctement, inclut toujours l'accomplissement de l'humanité. Espérons que l'observation faite un jour par Paul Tournier ne s'applique pas à l'Institut de théologie évangélique. Il s'inquiétait de « voir dans nos milieux pieux et pratiquants tant d'âmes mineures, si peu de personnalités épanouies⁵ ».

Il paraît plus facile de définir les connaissances bibliques et théologiques nécessaires à un futur responsable d'Église ou encore les compétences requises par la direction d'une Église ou d'une œuvre. Comment définir ce qu'est une « personnalité épanouie » ? Pourtant,

³ OTT, p. 133.

⁴ Cf. *ibid.*, p. 188-190.

⁵ Paul TOURNIER, *Les saisons de la vie*, Genève, Labor et Fides, 1961, p. 28.

si le premier outil dont dispose un responsable d'Église ou de mission est sa propre personne, nous devons rechercher une vision claire des objectifs à atteindre aussi dans le domaine du développement personnel. D'ailleurs, ne serait-ce pas une tâche proprement théologique ? On pourrait mentionner divers aspects : prendre conscience de la structure de sa propre personnalité et en travailler les domaines déficients, accepter les étapes de la vie et s'adapter aux promesses et aux limites de son âge⁶, être capable d'entretenir des relations de longue durée et de gérer les frustrations... Si on veut ordonner ces différents aspects autour d'une notion clé, l'« ordo amoris », l'ordre des affections énoncé par saint Augustin pourra nous éclairer : une personne sage, mature, sait accorder à chaque personne et chose la mesure d'amour qui convient à celle-ci. Dans un document sur la formation spirituelle dans le cadre des études de théologie, édité par le Conseil œcuménique des Églises, on trouve une belle application de ce principe :

Notre spiritualité n'est ni dans les paroles que nous prononçons, ni dans ce que nous professons croire, mais dans notre façon d'ordonner nos affections. Cet ordonnancement peut n'être pas formulé, il peut même rester inconscient, mais la spiritualité qui en résulte imprègne notre vie tout entière et engage toute notre personnalité. Notre mode de gestion de notre temps, de notre énergie, de nos ressources reflète la façon dont nous vivons et exprimons l'ordre mis à nos affections⁷.

Comment pouvons-nous concrètement assister nos étudiants dans leur progression personnelle vers l'*ordo amoris* ? Vaste chantier ! Limitons-nous ici à observer que l'exposition prolongée à la lumière de l'Écriture, que permettent les études de théologie, est par excellence le contexte favorable pour la croissance. En ce sens, des cours consacrés au développement personnel et spirituel, des groupes de prière, des entretiens d'accompagnement spirituel ou psychologique sont, certes, des outils indispensables. Mais ils ne pourront porter pleinement fruit que si cette orientation vers la vie façonne l'ensemble du programme d'études, y inclus les cours bibliques, historiques et systématiques. Et l'étudiant saura d'autant plus facilement faire le pont entre la réflexion théologique et la vie qu'il sera guidé par des enseignants qui auront pu eux-mêmes développer une approche intégrée. Ajoutons qu'aucune institution de formation théologique ne pourra réussir seule la formation de la personne et de la piété. Plus encore que d'autres aspects de la formation, celui-ci a besoin du contexte de foi et de prière qu'offre l'Église locale qui envoie et accompagne les étudiants (et les enseignants) dans leur progression spirituelle.

Précisons que la mise en pratique de la Parole de Dieu ne doit pas attendre la fin des études. Les études elles-mêmes doivent être vécues en accord avec la volonté de Dieu – et ceci dans tous les domaines de la formation, et non seulement dans les stages dits pratiques. Comme l'a écrit Bernhard Ott : « Les études sont une étape de la vie qui peut être –

⁶ Cf. OTT, p. 207.

⁷ CONSEIL ŒCUMÉNIQUE DES ÉGLISES (sous dir.), *Spiritual Formation in Theological Education*, Genève, 1987, p. 8, cité OTT, p. 193.

ou justement ne pas être – vécue de façon moralement responsable, avec vertu et sagesse⁸. »

Gardons-nous de l'illusion d'attendre la vraie vie, le « ministère », pour après les études. Nous pouvons apprendre à cet égard du parcours d'Henri Nouwen, qui a eu le courage d'interrompre une carrière d'enseignant en théologie dans des universités prestigieuses pour vivre avec des pauvres en Amérique du sud (et plus tard avec des handicapés mentaux de la communauté de l'Arche). Réfléchissant aux différentes écoles de théologie qu'il a connues, il écrit :

Partout se manifestait la tendance à vivre, agir et penser comme si la vie véritable n'était pas ici mais là-bas, pas maintenant mais plus tard. Cette tendance rend la formation d'une communauté difficile sinon impossible. La communauté se développe là où nous ressentons que quelque chose d'important se produit là où nous nous trouvons. [...] Il n'est donc pas surprenant que peu découvrent « là-bas » ce qu'ils n'ont su trouver « ici même »⁹.

Au contraire,

nous devons être capables de dire de chaque jour qu'il est « le jour que le Seigneur a fait, jour d'allégresse et de joie. » Si nous devons tous mourir au dernier jour de notre ... formation, nul ne devrait dire « j'ai perdu mon temps. » La ... formation elle-même doit avoir assez de valeur propre pour que son utilité soit une considération secondaire¹⁰.

3. La troisième étape : enseigner la Parole du Seigneur

Après l'étude et la mise en pratique vient l'enseignement. Après et non avant : l'enseignement, pour être fidèle et nourrissant, doit provenir de l'étude attentive de l'Écriture et s'accompagner de sa mise en pratique par celui même qui a charge d'enseignement. La démarche en trois temps d'Esdras montre pourtant que le « spécialiste de la Loi » ne l'est pas pour lui seul, il doit se soucier de transmettre le trésor reçu¹¹.

C'est le huitième chapitre du livre de Néhémie qui nous relate comment Esdras s'est acquitté de sa tâche. Nous y apprenons qu'Esdras a organisé une lecture publique de la Loi accompagnée de l'explication du texte. La précision est importante : aussi inspirées que soient les mots bibliques, il n'est pas suffisant de les faire connaître, encore faut-il en donner le sens pour qu'ils soient compris et mis en pratique (Néh 8,7-8).

L'événement ne peut que faire rêver tous ceux qui ont charge d'annoncer la Parole de Dieu : la lecture est organisée sur la demande explicite du peuple, qui s'assemble « comme un seul homme » (v. 1) ; les auditeurs suivent – debout ! - la lecture pendant de longues heures (« de l'aube jusqu'à midi », v. 3) ; ils sont touchés au point de pleurer (v. 9), mais

⁸ OTT, p. 189.

⁹ Henri J.M. NOUWEN, *Gracias ! : A Latin American Journal*, Maryknoll (NY), Orbis Books, 1993, p. 66s (édition originale 1983).

¹⁰ *Ibid.*, p. 66.

¹¹ Cf. OTT, p. 137.

entendent aussi la consolation qui leur est adressée, de sorte qu'ils partagent un repas de fête avec tous, même les plus pauvres (v. 12). L'impression produite par l'écoute de la Parole n'est pas éphémère : le lendemain les responsables du peuple reviennent (v. 13), et quelques semaines plus tard de nouveau tout le peuple (9,1) pour aller plus loin dans la compréhension de l'Écriture. S'ensuivent l'organisation d'une grande célébration à travers tout le pays et la confession publique des péchés.

La plupart d'entre nous (tous ?) devons exercer leur ministère dans un contexte dans lequel l'annonce de la Parole suscite des réactions moins enthousiastes. Nous devons préparer nos étudiants à un effort soutenu et de longue haleine, dans un contexte souvent marqué par l'indifférence envers le message que nous proclamons. Ce fait nous rappelle que l'essentiel de notre travail ne dépend pas de nous. Nous avons défini pour chaque cours, à l'Institut Biblique, des « objectifs d'apprentissage » : « À la fin de ce cours, l'étudiant est capable de – présenter le message de la première aux Corinthiens, formuler la doctrine de la Trinité, prêcher un sermon d'évangélisation... » Il est salutaire de réfléchir de cette façon non seulement au contenu des cours, mais aux compétences que les étudiants doivent acquérir par l'enseignement dispensé. N'oublions pourtant jamais que pour perdurer dans le ministère, il faut accepter notre « non-compétence » fondamentale : nous sommes impuissants de produire l'acceptation de la Parole, nous dépendons de l'Esprit pour susciter dans nos auditeurs les fruits dignes de la repentance. Mais nous voulons labourer fidèlement le terrain et aider nos étudiants à être avec nous des instruments aiguisés quand et où l'Esprit décidera de s'en servir.

Travailler dans un contexte d'indifférence (plutôt que d'hostilité) comporte un risque périlleux pour le prédicateur de l'Évangile : cette indifférence peut déteindre sur lui, sans qu'il s'en rende compte. L'idée ne nous a-t-elle jamais traversé l'esprit que l'annonce de la Parole ne serait peut-être pas, après tout, la tâche la plus noble du responsable d'Église ? Qu'il pourrait être plus important de soigner des relations avec les autorités, de mener des actions sociales, que de prêcher et d'enseigner l'Écriture (et de consacrer de longues heures à s'y préparer) ? Ron Boyd-McMillan, dans son livre décapant sur la prédication (*Explosive Preaching*), propose un exercice intéressant. Celui de répondre à la question : en quoi est-il plus important pour moi (si telle est ma vocation) d'être prédicateur de l'Évangile plutôt que d'être thérapeute, scientifique ou travailleur social (en choisissant la profession qui m'attire le plus)¹² ? Quelle serait ma réponse ? Autrement : sommes-nous des inconditionnels de l'enseignement de la Parole, convaincus de son rôle central pour la santé de l'Église ? Communiquons-nous clairement aux pasteurs, évangélistes et missionnaires la priorité qui doit lui revenir dans l'agencement de leur ministère ? Et savons-nous transmettre à nos étudiants cet enthousiasme ? Certes, il ne s'agit pas de dénigrer les autres aspects de

¹² Ron BOYD-MCMILLAN, *Explosive Preaching : Letters on Detonating the Gospel in the 21st Century*, Milton Keynes, Paternoster, 2006, p. 71ss.

l'engagement chrétien. Pourtant, nous ne devons jamais oublier l'exhortation que Jésus a jadis adressée à Marthe : « Tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses, mais une seule est nécessaire » (Luc 10.41-42).

Quelle est la tâche d'une institution de formation théologique ? Répondons par la définition que propose Richard Niebuhr de ce qu'est une école théologique : elle est « le centre intellectuel de la vie de l'Église. »

D'une part, c'est là le lieu [...] où l'Église met en œuvre, dans l'ordre de l'intellect, l'amour de Dieu et du prochain ; d'autre part, c'est la communauté qui est au service des autres activités de l'Église en apportant sa réflexion et sa critique sur les questions du culte, de la prédication et de la cure d'âme [et j'ajouterai, de la mission]¹³.

Que nous puissions pleinement, au sein de l'Institut de théologie évangélique, jouer ce rôle : aimer Dieu et notre prochain par la pensée et apporter un éclairage critique sur les autres activités de l'Église. Nous ne pouvons pas accomplir cette tâche repliés sur nous-mêmes. Nous avons besoin du soutien et de l'aiguillon du reste du peuple de Dieu. Que ce travail en commun soit suivi de fruits durables.

Lydia Jaeger
Institut Biblique de Nogent-sur-Marne

¹³ H. Richard NIEBUHR (avec Daniel D. WILLIAMS et James M. GUSTAFSON), *The Purpose of the Church and Its Ministry : Reflections on the Aims of Theological Education*, New York, 1956, p. 107s.